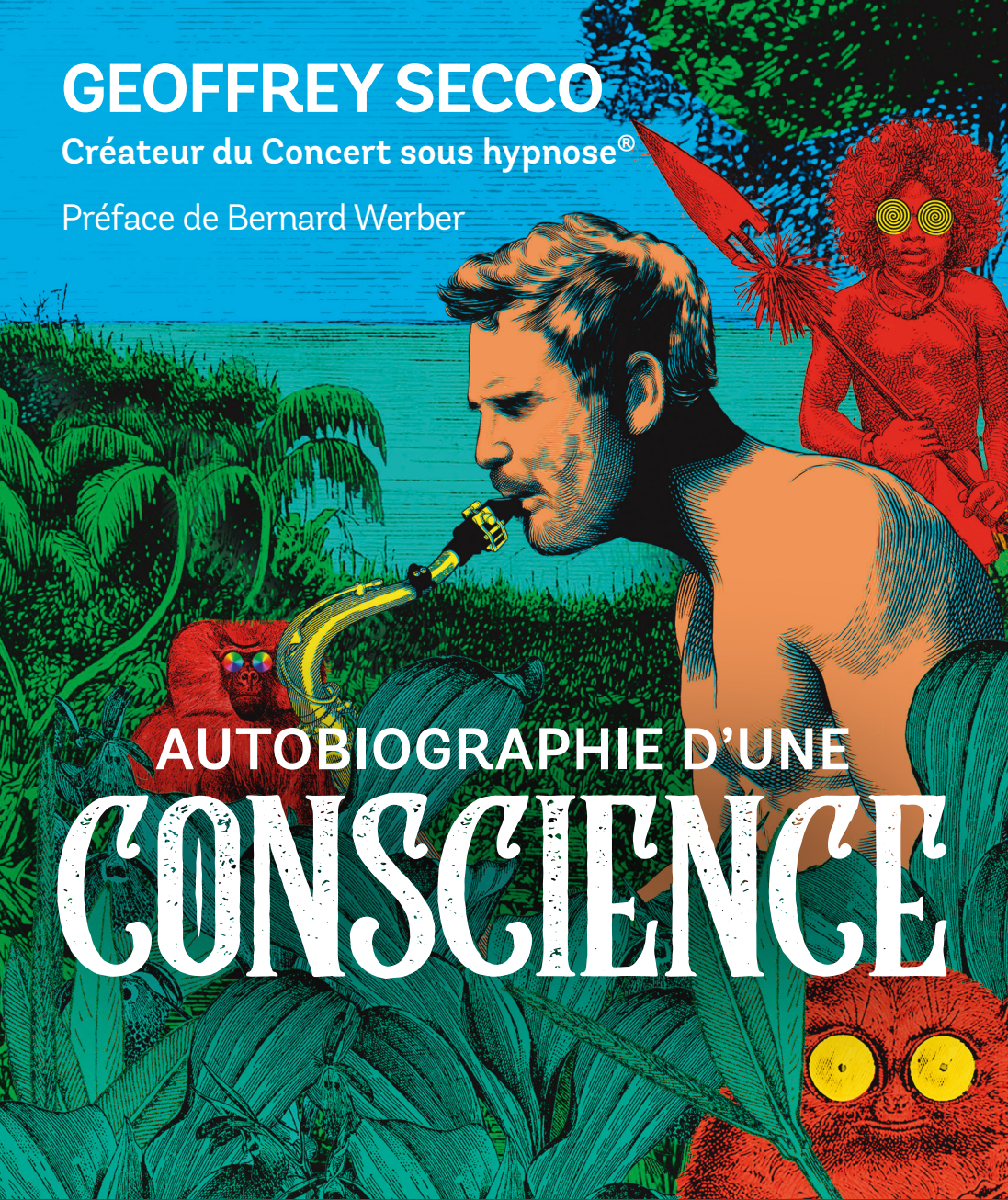


GEOFFREY SECCO

Créateur du Concert sous hypnose®

Préface de Bernard Werber



AUTOBIOGRAPHIE D'UNE
CONSCIENCE

« Ce livre nous plonge dans l'aventure la plus
essentielle : comment réaliser nos rêves ? »

YANNICK NOAH

LEDUC ↗

ET SI VOUS AVIEZ RENDEZ-VOUS AVEC VOTRE FUTUR ?

Êtes-vous prêt pour le grand voyage? Celui qui vous connectera au champ des possibles? Depuis tout petit, Geoffrey Secco a vécu plusieurs expansions de conscience et a développé ce fabuleux pouvoir de créer la vie de ses rêves par la puissance de la pensée et de la visualisation.

Embarquez dans cette aventure et, grâce à deux pistes audio inédites, expérimentez à votre tour un puissant voyage hypnotique où tout devient possible...

« **Geoffrey Secco vous invite
à une exploration des plus palpitantes :
celle de votre esprit. »**

Bernard Werber



Saxophoniste reconnu, **Geoffrey Secco** a collaboré avec les plus grands dont Charles Agnavour, Yannick Noah, Patricia Kaas, Manu Dibango et Pascal Obispo. Il a également joué pour la reine d'Angleterre à Windsor et plusieurs chefs d'État. Initié au chamanisme amazonien au Pérou, il a créé le Concert sous hypnose® pour permettre au public de vivre des expériences intérieures profondes.

19 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-1801-1



9 791028 518011

LEDUC 

Rayon :
Développement personnel

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE
CONSCIENCE

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com

et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Avec la collaboration d'Aurore Aimelet

Conseil éditorial : Pascale Senk

Maquette : Patrick Leleux PAO

Correction : Chantal Nicolas

Couverture : François Lamidon

Illustration de couverture : Antoine Moreau-Dusault

Photographie de l'auteur : Catherine Delahaye

© 2021 Leduc éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1801-1

GEOFFREY SECCO

Créateur du Concert sous hypnose®

Préface de Bernard Werber

**AUTOBIOGRAPHIE D'UNE
CONSCIENCE**

LEDUC 

*« Quand vous jouez une note, seule la suivante
permettra de dire si elle était juste ou fausse »*

Miles Davis

Découvrez deux pistes audio exclusives pour explorer la transe hypnotique

Comment les écouter ?

1. Sur votre Smartphone, téléchargez une application de lecture de QR code.
2. Ouvrez l'application et flashez le QR code ci-dessous.
3. Vous voilà sur la page pour télécharger votre cadeau !



**Vous aurez accès à deux hypno-musics composées
par Geoffrey Secco**

- 1. Expérimenter la rétrocausalité
- 2. Les vies antérieures, métaphore ou réalité ?

Sans Smartphone, vous pouvez également accéder
au contenu gratuit directement via le lien suivant :
<https://blog.editionsleduc.com/hypno-music.html>

PRÉFACE

Je crois qu'avant de naître, on choisit ce que l'on va devenir et ce qui va nous arriver. J'ai donc choisi d'être Bernard Werber et j'ai choisi de rencontrer Geoffrey Secco. C'était une étape déjà prévue de ma vie et c'était une étape indispensable. Pourquoi la rencontre avec Geoffrey Secco était importante ? Parce qu'il a exactement la même démarche que moi, mais avec un chemin parallèle. Lui, il utilise la musique et moi, j'utilise les livres. Lui se met à en écrire, tandis que moi, je m'ouvre à la scène. Et au final, notre idée est d'emmener les gens dans des états seconds. Car c'est dans cet endroit mystérieux de la conscience que souvent la magie et la transformation opèrent. À travers ses propres aventures et questionnements qu'il partage à cœur ouvert, Geoffrey Secco vous invite à une exploration des plus palpitantes : celle de votre esprit.

Bernard Werber

PREMIÈRE PARTIE

RÊVE DE STADE

CHAPITRE 1

ENCORE LE SOUFFLE

25 Septembre 2010, 20h27

EST-CE QUE TOUT CELA EST RÉEL ? Est-ce que je vis un rêve ? Debout, face à un mur en béton qui renvoie bien mon son, je joue fébrilement quelques notes de sax. En essayant de garder mon calme, je teste une énième anche, cette petite lame de roseau qu'on ajuste sur le bec, la partie de l'instrument qui s'insère dans la bouche. Comme avant chaque concert, je choisis la meilleure anche parmi une présélection méticuleusement préparée à la maison ou à l'hôtel.

Ce petit bout de bois, capricieux, sensible à l'humidité et à la chaleur, s'use assez vite, parfois même au beau milieu d'un concert. Chaque anche est différente. Certaines peuvent se fendre, d'autres couiner, beaucoup sont insipides et quelques rares spécimens sont merveilleux. Généralement, dans une boîte de dix, une seule me satisfait. Ce soir, il m'en faut deux, au cas où la première me lâche... Le son que je cherche doit être timbré mais chaud. Puissant et enveloppant. Racé mais évident. Un bon gros son qui doit m'inspirer ! Mais la sensation de

l'anche sur mes lèvres doit aussi être confortable pour pouvoir jouer facilement.

Quand l'anche vibre, l'onde s'engouffre dans le bec, se propage dans tout le sax et s'envole par le pavillon de l'instrument. Dans quelques minutes, le son sera capté par un micro qui le transformera en signal électrique. Le signal sera relayé dans une série de câbles, préampli, compresseur, réverb, table de mixage et enceintes qui transformeront à nouveau l'information en onde acoustique, puis la diffuseront dans le Stade de France pour arriver jusqu'aux oreilles de quatre vingt mille fans. Pas les miens. Ceux de Yannick Noah, avec qui je vais jouer. « Au tennis ? » m'avait charrié ma petite sœur Elsa quand je lui avais annoncé la bonne nouvelle six mois plus tôt. « Non, je peux pas, j'ai mal à la anche », aurais-je pu lui répondre ce soir en brandissant le bout de roseau foireux. Le sourire aux lèvres, je me dépêche. Dans le vestiaire transformé en loge, le régisseur peut arriver d'un instant à l'autre pour me guider vers la scène. Et je n'ai toujours pas trouvé cette foutue anche, comme souvent avant de jouer en public...

Cette quête de l'anche parfaite a viré au rituel, puis au TOC. Sans doute faudra-t-il que je me penche un jour sur cette obsession, que je transforme ce mécanisme devenu stressant au fil du temps... Dans quel état était John Coltrane juste avant de monter sur scène ? Avait-il un rituel aussi rassurant que névrotique ? Et Michael Brecker ? Est-ce que ces deux légendes du sax étaient autant en galère ? « Geoffrey, c'est l'heure », me dit le régisseur.

Allez, go ! Je sais très bien que c'est moi qui crée mon son. Pas un bout de bois, un bec ou un sax. Je suis prêt. Archiprêt. Ça fait quinze ans que ce rêve de jouer avec une star au Stade de France palpite en moi. Quinze ans que l'intention a été posée, invisible et vibrante à travers l'univers comme le souffle dans un sax. Cette intention est entrée en résonance avec des destins, des hasards. Amplifiée par ma ferveur, mon acharnement et mon désir, elle m'a guidé de façon insondable vers toute une série d'opportunités.

Alors, peu importe l'anche ; seule compte la sincérité du souffle et l'idée claire du son. J'entre avec mes amis musiciens sur la scène du Stade de France, acclamés dans la nuit incandescente par une fourmilière humaine prête à nous dévorer. Les premiers accords de guitares déchirent les hurlements du public, Yannick entre en scène dans une explosion de lumière et de basses. Cette intro, je l'ai composée, j'en connais les moindres notes. Et pourtant tout semble surnaturel tant l'expérience est démesurée et me propulse au-delà du temps. Je ne distingue plus la réalité de mon rêve de jeunesse. L'expérience du présent et les aspirations du passé se mélangent, les écrans géants du stade recrachent les souvenirs oubliés de ma mégalomanie adolescente, mon corps accède sans comprendre à la mémoire brûlante des projecteurs. En entrant dans l'arène du Stade de France, sous les yeux familiers de ce public anonyme, je viens de mordre dans une madeleine de Proust à laquelle je n'avais jamais goûté.

Alors, tandis que je passais de l'ahurissement à la joie d'être simplement là, reprenant mes esprits dans le flot de cette réalité implacable qui relisait fidèlement les pages envolées de mes fantasmes surannés, je me demandais quels étaient ceux de ces milliers d'individus devant moi. Quels étaient leurs rêves ? Ceux qu'ils avaient déjà réalisés ? Ceux qu'ils avaient oubliés, abandonnés ? D'où viennent les rêves ?

CHAPITRE 2

PREMIER RENDEZ-VOUS AVEC LE FUTUR

Juillet 1986, un dimanche

LES ABORIGÈNES D'AUSTRALIE nomment « Temps du rêve » l'ère qui précède la création de la Terre, une période où tout n'est encore que spirituel et immatériel. Le Temps du rêve existe toujours et peut être atteint à des fins de guérison, de connaissance, de manifestation dans la matière. C'est dans ce Temps du rêve que se forgent, invisibles, nos destins, que certains imaginent multiples et évolutifs, d'autres inéluctables et prédéterminés. Mais quelles que soient nos croyances sur le destin, on a tous accès au Temps du rêve par des intuitions, des synchronicités, des états de conscience moins habituels et néanmoins naturels. Il y a parfois ces moments magiques où le hasard semble bien trop heureux, où un choix important devient subitement une évidence, comme si l'avenir semblait palpable. Ces instants sont une porte qui ouvre sur le Temps du rêve.

J'avais six ans quand j'ai franchi cette porte pour la première fois. En tout cas, consciemment. C'était un après-midi de juillet. Je venais de passer quelques jours chez mes grands-parents paternels. Pépé et Nonna, je les adorais. Elle cuisinait des gnocchis de folie : il y avait dedans des petits morceaux de pommes de terre mal mixées, et tomber dessus était une joie buccale, un peu comme certaines mousses au chocolat maison dans lesquelles subsistent de minuscules morceaux de tablette... Lui, racontait comment ils étaient arrivés en France après la guerre, quittant leur Italie natale pour poser leur unique valise dans une grange, là où mon père était né, « tel le petit Jésus » aimait-on commenter. Pépé avait le petit doigt coupé à la première phalange, et avec mes cousins, on s'imaginait que c'était un accident de guerre.

Nous étions six cousins, à peu près du même âge. On construisait des cabanes, on jouait au Uno, on se prenait pour des espions et, au moment du goûter, on s'amusait parfois à demander l'heure à Pépé. L'œil malicieux, il nous la donnait invariablement en levant sa main mutilée, les doigts écartés : quatre heures et demie. Alors on rigolait et c'était le signal pour déguster nos *javaons*, un mélange de jaunes d'œufs et de sucre qu'on battait de longues minutes jusqu'à ce que l'émulsion devienne blanche et presque solide, le sucre craquant sous la dent. Pépé et Nonna ne parlaient pas très bien français, s'engueulaient et s'aimaient en frioulan, le dialecte du Frioul. Ça sentait la soupe en permanence et le parmesan... rapporté chaque année comme un précieux rappel de nos origines. Ils habitaient Saint-Denis-de-Cabanne, à une vingtaine de kilomètres de chez nous.

Après ces quelques jours de vacances, c'était déjà le temps du retour. Jacques et Paulette, des amis de mes parents, devaient nous reconduire à la maison, à Roanne. J'étais seul avec Jean-Baptiste, l'un de mes cousins. Ma sœur n'était pas née, mon frère aîné n'était pas là, pas plus que mes parents, ce qui était rare. Pourquoi ? Je ne m'en souviens pas. Mais je me souviens parfaitement de

la suite, du choc qui allait sans doute programmer ma vie.

Nous devons prendre la voiture. Au moment du départ, à l'instant même où j'ouvre la porte arrière, juste avant de m'y engouffrer, je sais que je vais avoir un accident. Je sais qu'un choc va se produire. Cette information, je ne la vois pas, je ne l'entends pas, mais elle vient à moi, directement, simplement. Ça n'a rien d'une image, ni d'un flash. C'est comme une évidence, un genre de télépathie, quelque chose que je reçois et dont tout mon corps devient certain.

Cette information, en fait, je la sens. La main sur la portière, évidemment, j'hésite. Faut-il que j'en parle à Jacques et Paulette ? Ils vont me prendre pour un dingue. Faut-il que je refuse de monter ? Mes parents vont s'inquiéter en m'attendant. J'ai cette certitude que quelque chose va se passer et je ne sais pas quoi en faire.

Alors, dans une sorte de dialogue intérieur, je me dis « Eh bien, OK, je veux bien vivre cette expérience ». Ces mots-là, ils viennent tout seuls. Et, presque instantanément, vient aussi le sentiment que ça va être intense, presque excitant. Comme une aventure, une initiation qu'on accepte mais dont on ne connaît pas vraiment l'issue, quelque chose qui est important à vivre... Évidemment, rien n'est très conscient ; j'ai six ans. Alors je monte dans la voiture et je m'endors, avec cette impression que l'accident va arriver.

Tout à coup, la voix affolée de Jacques me réveille. « Geoffrey ! Mon dieu, ouvre les yeux ! Ça va, mon petit ? » Je suis à l'arrière, je ne sais pas ce qui est arrivé, je dormais. Jacques me sort fébrilement de la voiture, et m'emmène de l'autre côté de la route, rejoindre Paulette et mon cousin qui semblent un peu sonnés. La voiture est dans le fossé. Je vois de la fumée s'échapper du capot, l'affolement des amis de mes parents, des automobilistes qui s'arrêtent pour nous aider. Je sens la tension et la peur, mais je n'éprouve en moi aucune douleur, aucune crainte. Je vis tout ça et j'attends, c'est tout. Je suis à peine curieux, parce que rien ne me surprend vraiment. J'attends. L'ambulance d'abord. Mes parents surtout.

J'ai appris plus tard que, dans un virage, les roues de la voiture n'avaient pas voulu tourner. Après un examen, tout le monde a été rassuré : nos traumatismes crâniens étaient légers. Ma mère et mon père sont arrivés à l'hôpital. Le temps a repris son cours normal après cette interférence frontale dans le champ du quotidien. Pourtant, sans le savoir, quelque chose venait de s'ancrer en moi, comme un nouveau programme, une façon particulière de voir la vie, la mienne.

Nous avons tous des croyances, une manière singulière de voir le monde. Ce sont comme des raccourcis, automatiques et indispensables pour trier la multitude d'informations exposées sans répit à notre intelligence qui pourra appréhender la réalité plus rapidement et simplement. Nos croyances, façonnées inconsciemment par nos perceptions et nos expériences, peuvent être positives ou limitantes, galvanisantes ou obsolètes. Dans tous les cas, nous les percevons comme vraies, puisque la vie nous les valide jour après jour, tel un miroir, pixélisé mais cohérent et rassurant.

À six ans, ma perception de cet accident a implanté la croyance que le futur pouvait être parfois palpable, que la réalité est plus vaste que ce que nous offrent nos cinq sens, qu'il existe un espace où les informations cachées sont plus tangibles. C'est ma croyance. Certains la partageront, d'autres la trouveront totalement irraisonnée. Qui a raison ? Tout le monde. Ou personne. Au choix ! Au final, quand on a la chance de débusquer une croyance, la bonne question n'est pas de savoir si elle est vraie (elle l'est toujours pour celui qui la détient !), mais plutôt de savoir si elle nous rend heureux...

Ensuite, ma croyance a fait comme beaucoup de croyances. Elle m'a accompagné. Jusqu'à aujourd'hui.

CHAPITRE 3

UN PIANO POUR S'ENVOLER

La Source

*ICI, il n'y a pas de haut, de bas, de gauche, de droite,
ni de centre. Il n'y a pas de toi, de moi, ni d'eux.
Il n'y a qu'un JE infini et harmonique.*

Automne 1987

NOTRE EXPÉRIENCE DE LA RÉALITÉ nous fait croire que les événements trouvent leur cause dans le passé. Si un verre se brise par terre, c'est à cause de sa chute quelques instants plus tôt. La cause précède la conséquence, pas de doute. Mais pour Philippe Guillemant, docteur en physique du rayonnement et chercheur au CNRS sur le temps, le hasard trouve ses causes dans le futur. Rétrocausalité. Seul le futur explique le hasard, lui donne du sens. Un futur déterminé, mais modifiable à chaque instant, libre arbitre oblige. Donc on pense un futur, on le rend de plus en plus probable, et ce futur vient nous chercher et nous guide à travers les hasards... Plus on sort

de nos conditionnements, plus ça fonctionne. « Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito » disait Einstein. Avec Guillemant, on sait désormais qu'Il nous montre aussi le chemin vers le futur.

Je ne savais pas que le futur me préparait une vie de musicien quand, tout petit, le hasard m'a mis sur cette voie en me présentant un piano magique. J'avais sept ans quand on a déménagé à Aix-les-Bains. Mes parents, mon frère et moi, on s'était installés dans une vieille maison du centre-ville. J'étais en CE1 et je menais la vie tranquille d'un petit garçon avec des copains, des Legos, du foot et les chevaliers du zodiaque. Après l'école, à la maison, j'écrivais des bouquins – enfin, je reliais à grands coups de scotch un paquet de feuilles pour pouvoir y raconter de belles histoires, des mythes et des légendes, surtout.

Ma famille n'était pas vraiment mélomane. Chez moi, on écoutait rarement de la musique et on en jouait encore moins. Seul le vieux poste de radio, rafistolé par mon père, parvenait encore à émettre quelques sons : « Bonjour, il est sept heures, bienvenue sur France Inter. » Rien ne me prédisposait donc à devenir musicien. Mais peut-être l'image de Roger Secco, cousin de mon père et batteur de Francis Cabrel, m'avait-elle déjà marqué. On ne voyait que rarement ce personnage un peu fascinant de la famille. Il était celui qui avait réussi, avait voyagé, était reconnu. Mon père ne ratait jamais une occasion de rappeler que le succès n'était pas arrivé sans peine : « À l'époque, il n'y avait qu'une boîte de sardines dans son frigo. » Depuis, son inspiration lui avait dicté la mélodie de « C'est écrit » et « Encore et encore ». Quand même.

Je ne sais pas combien de temps il m'a fallu pour que je découvre ce vieux piano à queue, indélogeable, indétrônable. L'ancien propriétaire, un médecin, l'avait installé dans ce qui était, avant notre arrivée, sa salle d'attente. Trop encombrant, il l'avait laissé là et l'instrument attendait à son tour... Il envahissait à lui seul cette pièce désormais vide et sombre que nous n'utilisions jamais. Et, si je ne sais plus exactement quand je l'ai trouvé, je me rappelle

le moment exact où je l'ai vu. Immédiatement, j'ai été attiré vers cet objet impressionnant mais bizarrement, accueillant. Son odeur particulière d'un temps d'avant et ses touches en ivoire légèrement jauni éveillèrent ma curiosité, me réveillèrent presque. Alors, je me suis lancé vers lui.

Je pose mes mains sur le clavier. J'appuie doucement. Et immédiatement, je suis transporté. Les sons, magiques, se transforment en couleurs et en sensations. Le parfum des feutres poussiéreux, du bois et des cordes oxydées se mêle à cette fascination. Je continue à effleurer les touches et des vibrations m'enveloppent. Tout un champ de perceptions s'ouvre à moi, un imaginaire se déploie, pas seulement sous mes yeux mais dans mon corps tout entier. Oui, c'est une évidence entre lui et moi. Parfois, vous trouvez sur la route des indices tellement énormes que vous ne pouvez pas passer à côté, vous ne pouvez pas faire la sourde oreille.

Après notre rencontre, je passe tout mon temps sur ce piano. J'en ouvre même le couvercle pour y plonger ma tête et mieux m'imprégner des sons qu'il émet et qui résonnent en moi. Avec lui, je dessine, je peins, je bouge, je vis. Je joue au grand compositeur, sans rien connaître de Mozart ou de Satie, dans une forme de joie et d'innocence assez primaire. J'essaye, des heures durant, de reproduire le plus fidèlement possible les airs qui dansent dans ma tête, ou plutôt d'écouter ceux que propose le silence. Je découvre la musique de façon instinctive, sans personne pour la définir ou l'enseigner, mon unique professeur étant le plaisir et la sensation juste. Mes doigts courent sur les notes, sautent et trébuchent. C'est le temps béni de l'enfance où rien n'est grave, où tout l'est quand même un peu, momentanément, avant de se dissiper dans un accord aléatoire.

C'est dans ces moments-là que j'ai reconnu le Temps du rêve, comme un souvenir évident et insaisissable. L'instant, subitement, devenait infini et la musique me transportait dans un espace aussi vaste qu'intérieur. Dans ce monde

sensible et invisible qui n'est plus vraiment terrestre, les sons se dévoilaient enfin. Leur nature vibratoire révélait des mouvements colorés, presque imperceptibles, fragiles mais palpables. Comme des bulles délicates, que l'on sait pouvoir effleurer avant qu'elles s'échappent à jamais.

CHAPITRE 4

RENCONTRER LE SAMOURAÏ

Rentrée scolaire 1988

DANS LE TAO, ET PAR RICOCHET, dans la médecine traditionnelle chinoise, l'élément Métal correspond sur le plan physique à l'organe du poumon et à la peau. Ce mouvement descendant et lourd est associé à la saison de l'automne, qui nous emmène doucement vers le froid, l'obscurité. Sur le plan mental, c'est la capacité de faire des choix, de trancher, comme la lame d'un guerrier. Sur le plan émotionnel, le Métal nous apprend à nous différencier des autres, à poser des limites, à l'instar de la peau, cette armure idéale, souple et résistante, qui permet de nous protéger tout en captant ce qu'il y a de bon à l'extérieur, comme l'oxygène et les informations, la tendresse et le plaisir. Le Métal, c'est l'endurance du guerrier, la détermination, la volonté. Une fois que le choix est fait, que l'objectif est fixé, plus rien ne l'arrête.

J'avais huit ans, et si un élément du tao caractérisait pour moi la musique, c'était le Feu, tant la joie, l'instinct et l'envie étaient au cœur de cette rencontre. Croyant que mon piano était un instrument de musique, alors qu'il